

De chair et de cendres

Le bouddha qui s'ignorait



Sébastien Donner

De chair et de cendres

Le bouddha qui s'ignorait



Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4652-7

Dépôt légal : Mars 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Ce livre est la suite directe de : **De chair et de cendres – Fragments**. Si le monde contient bien des mystères, vous apprendrez ici pourquoi le plus grand d'entre eux n'est pas conçu pour être révélé à l'humanité !*

Basée sur des théories scientifiques avérées et inspirée par divers courants philosophiques, cette histoire fantastique amène en douceur la terrible réponse à la seule question que Gabrielle n'aurait jamais dû soulever : où donc dieu se cache-t-il ?

Sommaire

Chapitre premier – La maison	9
Chapitre second – Un nouveau dieu	53
Chapitre troisième – Unheimlich : une inquiétante étrangeté	69
Chapitre quatrième – Vincent	81
Chapitre cinquième – La rencontre	93
Chapitre sixième – Anamnesis	99
Chapitre septième – La pleine conscience	107
Chapitre huitième – La singularité	133
Chapitre neuvième – Prélude à la dichotomie	139
Chapitre dixième – Le miroir	145
Chapitre onzième – Dichotomie	153
Chapitre douzième – Unité	161
Chapitre treizième – Récision	167
Chapitre quatorzième – Dharma	171
Chapitre quinzième – Dialectique	175

Chapitre seizième – Facettes	245
Chapitre dix-septième – Le rêveur	259
Chapitre dix-huitième :	
La Bête qui criait « moi » au centre du monde	291
Chapitre dix-neuvième :	
Une âme de chair dans un monde de cendres	325
Postface	
Ou : les (grosses) ficelles de l’histoire	339

Chapitre premier

La maison

Elle ressemblait à l'une de ces demeures traditionnelles, telles que l'on peut en voir dans les publicités qui font appel au côté rassurant des choses anciennes. Entièrement constituée de vieux bois et néanmoins parfaitement entretenue, son volume imposant donnait le vertige à qui voulait en contempler la façade de trop prêt.

Vincent, un homme chauve solidement charpenté et habillé d'une veste noire sur un jean sombre, s'approcha lentement de la demeure, posant précautionneusement un pas devant l'autre. Il arrêta sa progression, le pied placé sur la première des deux marches qui menaient au perron, tandis qu'un vent léger et tiède se levait et lui apportait les fragrances estivales de la campagne environnante. Il tourna la tête pour balayer une dernière fois les environs du regard. Un soleil couchant, quelques arbres épars dont les ombres s'allongeaient loin sur le sol, une herbe folle et sèche qui s'étendait à perte de vue et... Rien d'autre. Que pouvait donc faire cette bâtisse perdue en plein milieu de nulle part ?

Le fait était que cette mesure tombait à point nommé. Un frisson parcourut le corps de Vincent qui se crispa en serrant les bras autour de sa taille.

Elle m'a l'air totalement vide cette baraque...

C'est ce que laissait deviner la poussière qui recouvrait le perron ainsi que l'absence de lumière derrière les fenêtres. Vincent n'avait remarqué aucune empreinte de pieds ou de roues dans l'herbe ou la terre... Pas plus qu'il n'avait relevé l'existence d'une route ou d'un chemin aux alentours.

Le vent caressa à nouveau le crâne luisant de Vincent qui, en dépit de la chaleur de cette fin de journée et de la vigueur de son corps trentenaire bien bâti, ne put réprimer un nouveau frisson.

Une vraie journée de merde... Peut être au moins vais-je pouvoir pioncer peinard ?

Vincent gravit la seconde marche et frappa à la porte. Il réitéra son geste après cinq secondes d'une attente silencieuse, appelant cette fois ci :

– Hé ho ! Y'a quelqu'un ?

Rien. La demeure n'émettait aucun son ni ne trahissait de mouvement. Vincent tourna lentement la poignée et poussa la porte qui obtempéra dans un léger grincement théâtral. Une longue seconde s'écoula avant qu'il ne comprenne ce que ses yeux lui montraient et que sa bouche ne s'ouvre en un O de surprise, tel un enfant qui déballe ses cadeaux de Noël.

Et ben mon vieux, on dirait même que la journée va plutôt bien se terminer !

La porte venait de s'ouvrir sur un vaste salon occupant la totalité du rez de chaussée, décoré de façon très moderne : les murs, parfaitement lisses, étaient peints en diverses nuances de gris assorties

aux couleurs du mobilier. Sur le mur de droite était fixé un – très – grand écran plat. Une table basse en verre séparait ce dernier d'un large canapé en cuir blanc. Vincent, qui détestait pourtant le côté avachi du mobilier en cuir traditionnel, ne put s'empêcher d'admirer la tenue parfaite de celui qui ornait le salon.

Il fit deux pas afin de mieux voir le poêle moderne et compact qui lui faisait face, loin au fond de la pièce. Un coup d'œil sur la gauche lui confirma la présence du massif bar américain qu'il avait perçu dans la périphérie de son champ de vision. Le plan de travail semblait être fait d'un matériau noble, à la fois chic et résistant.

Du marbre peut-être ?

Sa teinte gris taupe s'accordait parfaitement avec le reste du salon. Vincent en fit le tour et constata qu'il était très généreusement approvisionné en alcools et autres boissons variées. Les teintes de cette partie du salon étaient plus foncées, démarquant clairement une limite avec le reste de la pièce. Vincent esquissa le geste de se servir et suspendit son mouvement.

Mais t'es con ou quoi ? Vérifie d'abord que la baraque est vide !

Il passa une main sous le pan de sa veste et s'assura de la présence de son pistolet. Il était bien là, dans le holster qui le maintenait plaqué contre son flanc gauche. Vincent en vint à se demander comment le poids de cette arme à feu – certes de petite taille mais néanmoins pesante – avait pu le gêner durant sa cavale pédestre dans la campagne française, en plein été. Il ne la sentait plus à présent, elle qui s'était montrée si lourde durant l'après midi.

Bon allez, on est plus à ça prêt maintenant...

Vincent se débarrassa de sa veste qu'il posa sur le bar, retira le holster dans un léger soupir de soulagement, essuya ses mains sur son teeshirt noir déjà mouillé de sueur, et assura une prise ferme sur la crosse du pistolet. Il parcourut le salon d'un regard circulaire pour vérifier que, hormis la porte d'entrée, la seule autre issue du salon – dépourvu de toute porte ou placard apparent – était constituée par un escalier métallique en colimaçon, finement forgé. Ce dernier prenait naissance prêt du poêle pour monter à la verticale et se terminer là haut, dans le grand inconnu du premier étage.

Vincent déglutit douloureusement ; sa gorge était sèche. Il n'était pas du genre à avoir peur, mais il détestait prendre des risques inconsidérés. Or l'utilisation de ce genre d'escalier le rendait vulnérable à une attaque surprise. Un frisson parcourut son corps.

– Il fait étonnement frais dans cette bicoque ! Lança-t-il, comme pour défier un adversaire invisible.

Ne jamais montrer sa peur. Ne pas laisser d'ouverture à la moindre faiblesse, que ce soit au regard des autres, ou au sien propre. Voici l'un des principes simples qui régissaient la vie de Vincent, qui s'approcha calmement de l'escalier et le gravit précautionneusement, tous sens en alerte. Il glissa prudemment sa tête dans la pénombre de l'étage supérieur. Aucune main ne s'abattit sur son épaule ; aucun objet contendant ne fracassa son crâne. Vincent engagea le reste de son corps dans l'obscurité du premier étage.

Ses yeux s'habituaient rapidement à la pénombre, un peu plus prononcée à cet étage, sans compter que le soleil commençait à disparaître derrière l'horizon. Quatre pièces se partageaient ce niveau. Trois des

portes étaient ouvertes, laissant deviner tour à tour une chambre à coucher luxueuse, une salle de bain dernier cri, et un bureau très design. Chaque pièce possédait sa couleur et son propre style. Bien que ces dernières eussent semblées vides, Vincent commença par se déplacer silencieusement sur le carrelage sombre et brillant pour les explorer silencieusement.

La salle de bain était habillée d'un carrelage coûteux de couleur beige taupe. Ce dernier s'accordait harmonieusement avec le ton du double lavabo et la grande douche à l'italienne garnie de jets de massage. Des serviettes beiges impeccablement pliées semblaient attendre qu'on les utilise.

Un hôtel... On dirait une grande chambre d'hôtel luxueuse qui vient juste d'être faite, genre Ritz ou Hilton.

Ce sentiment fut confirmé par la chambre au grand lit japonisant en wengé noir, impeccablement fait lui aussi. Une grande télévision à écran plat, dont la télécommande était posée sur une table de chevet – en bois wengé sombre également – s'intégrait parfaitement au style japonais de la pièce où s'alternaient des tons noirs et blancs. Comme dans le salon et la salle de bain, la sobriété était la première chose qui frappait Vincent : aucun objet superflu, espace dégagé et parfaitement épuré... Et surtout : aucune cachette pour qui aurait voulu le surprendre.

Idem pour la troisième chambre, toute de rouge peinte et au style très technologique : ordinateur – rouge – dernier cri, relié à trois grands écrans à haute définition...

Trois écrans !

Ces derniers étaient laqués de rouge, comme l'étagère sur laquelle étaient méticuleusement rangés des disques durs externes à forte capacité de stockage ainsi que différents matériels High Tech. Pas un seul câble ne dépassait, chaque objet constituant autant de petits soldats parfaitement alignés. La grande armée qui en résultait offrait un visage unique et lisse. La maison toute entière semblait attendre au garde à vous et crier: « vas-y chef, utilise moi, je suis prête à servir ! ».

Reste encore la dernière pièce, Vince...

Il poursuivit sa progression furtive, regagnant l'espace commun qui séparait les quatre pièces, posa une main sur la poignée de la porte fermée et attendit un instant, prêt à utiliser son arme.

Un lapin, deux lapins, trois lapins, quatre lapins...

Poussée d'adrénaline, pression rapide sur la poignée, poussée violente en avant et... Choc frontal.

– Merde ! Putain de porte à la con !

Vincent s'était lourdement écrasé contre le bois lourd qui n'avait pas bronché. Il frictionna son front endolori, le cœur battant la chamade. La poignée n'avait pas basculée, la porte étant manifestement fermée à clé. Vincent reprit son souffle en réfléchissant. La porte était faite de bois plein et le pêne semblait robuste. Chevilles, pieds et épaules risquaient de souffrir de chocs répétés contre un tel rempart.

Une alternative plus radicale – tirer une balle dans la serrure – exposait Vincent au risque d'une projection de fragments ou de ricochet contre une partie métallique. Le plus sûr consistait donc à

trouver un objet suffisamment massif et maniable pour servir de bélier.

– Je reviens dans un instant, choupinette ! Lança Vincent en descendant le plus silencieusement possible l’escalier métallique.

Bordel, il fait vraiment sombre maintenant !

Il enfonça l’un des interrupteurs du salon, répandant ainsi une lumière vive dans l’espace du premier étage. Elle diffusait à partir de nombreuses appliques métalliques modernes, judicieusement dispersées et intégrées aux murs du salon.

Pas remarqué de lignes à haute tension autour de la baraque... Des câbles enterrés ? Non, pas pour une unique bicoque paumée en pleins bois... Peut être des panneaux solaires sur le pan du toit qui était hors de vue quand je suis arrivé ?

Vincent remarqua une petite pile de bûchettes proprement et parfaitement rangées prêt de l’insérer. Il s’arma de la plus massive d’entre elles, remonta furtivement au premier étage, et après s’être assuré d’un rapide coup d’œil de la vacuité des trois autres pièces, se positionna face à la porte fermée.

– Dieu, qui n’était qu’amour, demanda à Caïn d’assassiner son fils, transforma la femme de Lot en statue de sel, envoya les plaies sur l’Egypte et le déluge sur le monde.

Vincent avait lâché tout ceci d’une voix sentencieuse et monocorde. Il attendit deux secondes puis abattit une première fois la bûche contre la porte qui vibra dans un grand bruit sourd. Elle commença à donner des signes de faiblesse au septième coup, comme touchée par la symbolique biblique de ce chiffre dans un tel contexte. Elle se fissa au

douzième coup et céda quelque part entre le vingt et unième et le vingt troisième impact.

Il ne restait plus qu'à appuyer un tantinet sur ce qu'il restait de la porte fracassée afin de l'ouvrir complètement. Vincent, porté par l'ambiance théâtrale de la situation, ajouta sur le ton exalté d'un prêcheur fanatique :

– Dieu, qui n'était qu'amour, créa l'homme. Voyant que cela était ennuyant, il ajouta non seulement la peur, la colère, la haine et la jalousie, mais aussi la propension à la guerre et à la destruction. Il plaça tout cela en Adam, plantant ainsi les germes d'un enfer permanent dans l'humanité elle-même. Il s'arrêta alors et vit que cela était bien... Car, comme chacun le sait, dieu venait de créer l'homme à son image !

S'il se trouvait un être humain derrière cette porte, il ne pouvait raisonnablement qu'être terrorisé, eut égard aux circonstances et à l'ambiance savamment distillée par Vincent. Dans le cas contraire, la personne qui se cachait potentiellement dans cette dernière pièce se révélerait être un adversaire redoutable.

Vincent lâcha délibérément la bûche dans l'escalier métallique qui résonna douloureusement à ses oreilles, prit son pistolet à deux mains et donna un violent coup de pied dans la porte... Qui s'ouvrit sur de magnifiques toilettes entièrement carrelées de gris anthracite.

Vides...

Vincent se détendit et abaissa son arme. Poser son séant en un tel lieu devait bien valoir l'équivalent de la douche Italienne à jets qui se dressait plusieurs

mètres derrière lui. Y essayer son fondement devait par ailleurs plonger la personne concernée dans une béatitude qui n'avait d'égal que le luxe avec lequel cette pièce avait été décorée.

Tout ça pour se torcher le cul !

Le moins que l'on pût dire était que le propriétaire des lieux avait préféré opter pour l'ostentation, et ce jusque dans un lieu dans lequel l'exubérance n'était à priori pas de rigueur. Tout assumer jusqu'au bout, sans honte ni concession, voilà qui plaisait à Vincent. En fait cette bâtisse semblait avoir été décorée sur mesure pour lui, contrastant étonnamment avec l'aspect extérieur, très rustique. Sans doute s'agissait-il d'une vieille demeure refaite par un architecte décorateur...

Vincent tira la chasse d'eau et put ainsi vérifier que l'eau s'écoulait normalement. Il se retourna et se rendit dans la salle de bain, afin d'étancher la soif qui le brûlait depuis des heures. Il put ensuite s'assurer que l'eau chaude était bien...

– Hé ! Mais c'est brûlant ! Cria-t-il en retirant précipitamment sa main du jet fourni.

Il régla le mitigeur sur une température froide et laissa un moment sa main sous le jet. Le moment était peu approprié pour risquer une infection consécutive à une brûlure. L'expérience avait en effet enseigné à Vincent qu'une cavale rondement menée consistait avant tout à observer la plus grande des prudences. Ce dernier regardait au loin, derrière sa main plongée sous le jet d'eau, réfléchissant à la façon dont la maison pouvait être alimentée en eau et en électricité.

Peut être un réservoir de récupération des eaux de pluies ? Ça et les panneaux solaires... Ça tient la

route : la maison a été récemment refaite, probablement selon des normes écolos.

Ceci expliquait l'incroyable fraîcheur de la bâtisse, probablement très bien isolée.

Une maison aménagée pour deux personnes... Trois ou quatre avec le canap'. Bon, et bien espérons que le proprio n'ait pas dans l'idée de passer dans le coin cette semaine !

D'abord passer la nuit ici pour se rétablir, et peut être se reposer pendant quelques jours, le temps de brouiller les pistes... Vincent avait d'ailleurs remarqué, prêt du bar, un grand frigidaire en acier très généreusement garni. Qui donc s'échinerait à le chercher jusqu'ici ? Il connaissait la façon de penser de ceux qui étaient à ses trousses : Plus le temps passerait et plus ils le rechercheraient loin de cette région... Attendre un peu, non loin de l'endroit qu'il était sensé fuir, constituait donc un choix sage ... Et de quoi se remettre de quatre jours trépidants.

Vincent retira sa main du jet et frissonna

– Bon sang mais ça caille vraiment, ici !

Il descendit au salon puis alimenta l'insert avec deux buches qu'il alluma à l'aide des allumettes fournies à cet effet. Il s'assit face au foyer mais demeura intérieurement glacé en dépit de la chaleur qui irradiait son corps.

Une douche chaude, ça serait pas mal ça !

Rien n'y faisait. L'eau chaude ruisselait sur son corps qui demeurait la proie d'une insidieuse fièvre froide. Vincent supposa que l'adrénaline sécrétée dans son système sanguin commençait à ne plus faire effet, maintenant qu'il était à l'abri, et que la tension de sa cavale retombait. Il en conclut qu'il commençait

simplement à ressentir la fatigue à laquelle son corps était soumis sans discontinuer depuis plusieurs jours.

Il se dirigea vers la chambre à coucher avec la ferme intention d'en savourer tout le confort. A peine eut-il le temps de placer son arme entre le matelas et la tête du lit – canon orienté vers le sol – et de recouvrir le tout de son oreiller qu'il s'abandonnait déjà au moelleux de la couche luxueuse. Il sombra rapidement dans un profond sommeil.

*

* *

Quelqu'un !

Vincent venait de se redresser brutalement, arme au poing et le cœur battant la chamade.

Ce bruit... Un grincement ? Peut être le bois de la maison qui travaille ?

Il tendit l'oreille mais la bâtisse demeura totalement silencieuse. La pâle lueur lunaire pénétrait par la grande fenêtre de la chambre dépourvue de volets, permettant ainsi à Vincent de deviner les contours des murs et des meubles. Il pouvait même percevoir l'escalier métallique, situé loin derrière la porte ouverte de sa chambre. Il ferma les paupières, totalement concentré sur l'ambiance sonore de la maison.

Rien. Pas même un pet de mouche, selon l'une des expressions de Vincent, qui ouvrit largement les paupières et attendit un moment. Il estimait qu'il devait s'être écoulé plusieurs heures depuis qu'il avait cédé aux avances de Morphée quand il sursauta. Un

second bruit venait de retentir, résonnant dans toute la maison.

Un grincement, c'est bien ça... Comme du bois qui craque. Et ça vient de l'escalier !

Le jeune homme se leva lentement, prenant garde à n'émettre aucun bruit. Il se dirigea à pas feutrés vers la porte ouverte de sa chambre, relevant le plus délicatement possible le cran de sûreté de son arme.

La lune éclaire ta chambre. Si quelqu'un est tapi en bas, dans la pénombre, il verra ta silhouette se détacher du reste...

Vincent se mit à genoux puis progressa lentement, à quatre pattes, en direction de l'escalier en colimaçon. Nouveau grincement. On eût dit cette fois-ci qu'une planchette venait d'éclater. Le bruit, sinistre, avait été émis juste sous sa position et avait empli toute la maison.

Merde ! Il y a quelqu'un dans ce putain d'escalier !

Vincent se redressa brusquement, pointa son arme en direction de l'escalier, le bras parfaitement tendu, et pressa la queue de détente tout en appuyant sur l'interrupteur avec sa main libre. La détonation de la poudre explosant et de la balle franchissant le mur du son le fit sursauter tandis que la lumière inondait les lieux. Assourdi, ébloui, l'épaule endolorie par l'effet de recul et les yeux exorbités par l'excitation, Vincent contemplait un escalier et un salon vides de toute présence étrangère. Chaque chose était à sa place, immobile sous l'éclairage artificiel et froid. Les tempes battantes, Vincent se retourna lentement tandis que de petits points de lumière dansaient devant ses yeux.

Il massa son épaule en soupirant. Il vérifia ensuite les chambres du premier étage et n'y trouva rien.

Il descendit dans le vaste salon et tourna doucement sur lui-même en scrutant chaque détail. Rien, là non plus.

Il ouvrit le grand frigo américain en acier. Rien, une fois de plus. Nada, queue d'chi, que dalle, peau de balle et variété, comme l'aurait souligné lui-même Vincent... Exception faite de la nourriture qui était disposée à l'intérieur du réfrigérateur. Une bonne partie du contenu était destinée à se conserver longtemps, le reste laissait néanmoins supposer que l'habitant légitime des lieux ne tarderait pas à revenir.

Un nouveau *craquement* s'éleva. Un frisson parcourut le dos de Vincent tandis que chaque poil de son corps se hérissait, formant une véritable chaire de poule. Le bruit provenait de l'escalier en métal situé juste dans son angle de vue. Il sembla à Vincent que ce dernier venait de vibrer légèrement. Comment donc du métal pouvait il émettre une telle sonorité : celle du bois qui gémit en pliant ?

Bon, reste calme Vince. Au moins une partie de la structure de cette baraque est très probablement en bois ; le fait que tout ait été refait superficiellement avec des matériaux différents n'y change rien. Or le bois dans lequel est fixé cet escalier travaille... Car il est vieux. La fraîcheur de la nuit contraste avec la chaleur du jour, ce qui contribue également à faire craquer les parties en bois qui se dilatent et se contractent. Tout va bien... Tout est ok.

– Merde, comment veux-tu que je sache si quelqu'un rentre ici pendant mon sommeil,

maintenant ? Lança-t-il aux lames métalliques disposées en colimaçon.

La lumière... Tu es en train de signaler ta présence !

Vincent éteignit toute source d'éclairage et demeura assis un moment dans l'escalier, enveloppé par les ténèbres, jusqu'à ce qu'il sente une étreinte glacée l'envahir brusquement.

Besoin de roupiller au chaud...

L'arme toujours vissée au poing, il monta se coucher dans le grand lit moelleux pour sombrer aussitôt dans l'inconscience.

*

* *

Vincent fut réveillé par un pinceau de lumière qui s'était posé sur ses paupières closes. Il se dressa péniblement sur son séant en frottant ses yeux puis passa lentement une main sur son visage déjà rougi par le soleil.

– Ça serait sympa d'ajouter des volets à cette baraque ! Lâcha-t-il en s'étirant et en se dirigeant vers la salle de bain.

Douche, rasage – la salle de bain étant fort bien pourvue en nécessaire de toilette –, brossage de dents – le meuble de marbre situé sous le lavabo contenant même deux brosses à dents neuves encore emballées ! – et application d'un after shave hydratant et délicieusement parfumé. Voilà de quoi ragaillardir un Vincent encore exténué en dépit de sa longue nuit de sommeil.

Il enfila ses vêtements dont le contact poisseux suscita un frisson de dégoût. Il plaça son arme dans le holster qu'il fixa sous sa veste, puis descendit au bar où il se servit un grand verre de jus de fruits.

– Il fait toujours aussi froid dans cette bicoque ! Lâcha-t-il comme une réprimande adressée à la demeure.

Vincent sortit et fut aussitôt pénétré par la chaleur de cette fin de matinée estivale. Il laissa traîner son regard ébloui sur les environs. La maison se situait au centre d'une grande clairière qu'il avait fortuitement découvert durant sa marche forcée, la veille, au sein de la forêt domaniale de Châteauroux, emplie de vieux hêtres, de chênes et d'érables. Il portait encore sur ses vêtements les traces des fougères aigle qui avaient battu ses flancs tandis qu'il hâtait le pas. Il connaissait les environs et il ne lui semblait pas qu'une maison ait été sensée y être bâtie.

Il s'étendit sur les herbes éparses et roussies, fermant les yeux et croisant les bras derrière sa tête tandis que les rayons du soleil le réchauffaient et le revigoraient. Une bonne heure défila ainsi, sans que Vincent ne trouve la volonté nécessaire pour se lever.

T'auras l'air fin si tu choppes une insolation, gros malin !

Il se releva donc en titubant, tel un plagiste émergeant de sa sieste, et décida d'aller se dégourdir les jambes dans le sous bois environnant. L'herbe était de plus en plus fournie, au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la maison. Vincent arriva bientôt à la hauteur des premiers arbres, d'abord espacés les uns des autres, puis de plus en plus resserrés. Cette implantation progressive donnait un aspect naturel à

la clairière, comme si aucun homme n'avait jamais décidé d'en délimiter les contours exacts. La végétation semblait envelopper la clairière par couches successives de plus en plus épaisses, tel un champ répulsif – ou mortifère – rejetant toute forme de vie loin de la maison qui en occupait le centre.

Terrain contaminé par un produit chimique ? Ou bien la maison serait bâtie sur une ancienne décharge tout juste recouverte d'une fine couche de terre ? Etonnant quand même, dans une forêt comme celle-ci...

Vivifié par une atmosphère si bucolique, Vincent se paya même le luxe de transpirer à nouveau à grosses gouttes. Il fut surpris par le silence épais qui assourdissait les lieux. Lui, qui savait combien la faune était abondante en ces lieux, était surpris de ne croiser aucun mammifère. Sans pour autant tomber nez à nez avec le fameux cerf élaphe qui était réputé arpenter ce domaine, Vincent était surpris de ne pas entendre au moins le piaillage d'une corneille ou d'une perdrix.

– Retourner dans cette glacière ne m'enchant guère, lança-t-il à un sorbier aux branches étonnamment noueuses. Mais, vois tu, cette baraque est tout de même plus confortable que toi et tes congénères !

A vrai dire, Vincent ressentait une certaine attirance pour cette demeure, aménagée selon ses rêves. Du moins s'il avait dû imaginer une maison idéale, il l'aurait sans doute mentalement dessinée comme celle-ci : jusqu'à l'absence même de cuisine, inutile pour lui qui ne se nourrissait qu'en extérieur, sinon de plats livrés par un traiteur. Il glissa un regard vers la bâtisse qui se dressait au loin, au centre du

dégradé de verdure concentrique, telle une flèche massive plantée au milieu d'une cible fragile et peu épaisse.

Vincent voulut tourner la tête, mais déjà une forme de lassitude s'emparait de lui. Il ne parvenait pas à détacher ses yeux de la maison ni même à les fermer, comme cela lui arrivait lors de certaines soirées qui se prolongeaient tard dans la nuit. Un médecin lui avait un jour expliqué que la capacité à diriger le regard indépendamment du mouvement de la tête était gérée par une aire du cerveau spécialement dédiée à cette tâche : l'oculo-céphalo-giri, dont l'activité pouvait être affectée par la fatigue.

T'es vraiment crevé. Un petit somme dans ce bon vieux lit serait pas du luxe, non ?

Oui, l'idée d'aller se reposer dans la chambre de ses rêves s'imposait maintenant à Vincent comme une évidence.

Il retourna donc à sa *planque de luxe gracieusement climatisée*, comme il la qualifiait désormais. Il monta à la chambre, et s'affala tout habillé sur le lit.

*

* *

Frissons, puis retour au néant d'un sommeil profond. Nouveau frisson, particulièrement désagréable celui-ci.

Vincent tourna sur lui-même, se mit en position fœtale en s'enveloppant dans la couette, et sombra à nouveau.

*
* *

Vincent se réveilla en sursaut, enveloppé par la pénombre nocturne. Un *craquement* venait de retentir dans toute la maison, donnant à son habitant le sentiment de dormir à l'intérieur d'un tambour utilisé en pleine fanfare. Progressif et profond, ce bruit était très différent de ceux qui étaient survenus jusqu'à présent : on eut dit qu'un archer tortionnaire testait la résistance de son outil en le bandant lentement jusqu'à atteindre le point de rupture.

Saisir fébrilement le pistolet, en retirer fiévreusement le cran de sureté et se diriger à pas de loup vers l'escalier. C'est ainsi que Vincent, l'esprit encore lourd de sommeil, se retrouva prêt à faire feu, la main posée sur...

L'interrupteur ! Bordel... Il est où ?

Il semblait avoir tout simplement disparu... Et l'escalier qu'il percevait dans son champ de vision périphérique, pour sa part, lui semblait différent. Vincent tourna donc la tête dans sa direction, tout en tâtonnant à la recherche de l'interrupteur quand sa main libre se figea sur le mur.

– Merde ! Putain de bordel de merde !

Le clair de lune laissait deviner un vieil escalier en bois...

Pas du tout en colimaçon !

Un escalier qui partait en ligne droite et en pente régulière depuis le premier étage où se tenait Vincent, jusqu'au milieu du salon. Un escalier rustique beaucoup plus encombrant que les lames métalliques

discrètes et modernes verticalement disposées qui avaient disparues, elles aussi.

– C’est pas possible... Illusion d’optique ! Siffla-t-il entre ses dents, tandis que sa main serrait davantage le pistolet.

Vincent posa un pied sur la première marche qui émit un grincement de vieux bois fatigué. Nouveau pas en avant, nouveau grincement. Il descendit encore une marche, constatant ainsi la parfaite rectitude de l’escalier, qui n’avait décidément rien d’un colimaçon. L’esprit froid et posé de Vincent traita ces informations du mieux qu’il le pouvait en dépit de la brume glacée qui l’envahissait... Avant de s’arrêter net, telle une horloge à la mécanique grippée par le givre.

Que... Qu’est-ce que...

La dernière marche, située tout en bas de l’escalier venait de ployer, comme écrasée par un invisible colosse. En dépit de l’obscurité, Vincent distinguait la courbure adoptée par la lame de bois qui semblait prête à céder. L’escalier grinça alors de toutes parts, comme s’il encaissait à son tour une pression incommensurable. Vincent ressentait certains craquements jusque dans ses jambes et le bas de son dos. Lentement, la lame de bois récupéra sa rectitude originelle dans un grincement effroyable.

Putain. Putain de non de dieu de bordel de merde !

Incapable de réfléchir, incapable de bouger, Vincent avait perdu jusqu’au réflexe de respiration.

Nouveau craquement. C’était cette fois ci l’avant dernière marche, qui gémissait à son tour dans une longue plainte tout en se courbant de plus en plus.

Le mobilier ! Où est passé ce putain de mobilier ?

Le salon semblait vide sous le pâle éclairage lunaire qui diffusait par les fenêtres dont les contours paraissaient irréguliers. Il sembla à Vincent que les murs n'étaient plus aussi lisses et modernes.

En bois, tout est en vieux bois !

Disparue, la télévision hors de prix ; volatilisé, le canapé en cuir blanc grand confort ; évaporés, le bar en marbre et le frigo américain grand format. Le salon était vide, vieillot et sentait la poussière.

Vincent sursauta. L'avant dernière marche venait de récupérer brutalement sa forme originelle dans un craquement épouvantable.

– Mais qu'est-ce qu'y s'passe dans cette foutue baraque ! Hurla Vincent, paniqué, en pointant son arme en direction de la base de l'escalier.

Ce dernier répliqua de façon encore plus sonore, enfonçant brutalement la lame suivante.

Ça se rapproche... Ça monte marche après marche !

Vincent fit feu. Un éclair illumina les lieux durant une fraction de seconde, révélant un salon en ruine. Une épaisse et large toile d'araignée prêt du cadavre desséché d'un rat musqué : cette image fugace s'imprima sur la rétine de Vincent, qui demeura ébloui un instant. Il entendit une nouvelle marche ployer sous le choc brutal du colosse invisible. Le bruit lui semblait plus proche et plus violent encore que le précédent, en dépit de ses oreilles assourdies par la détonation de l'arme à feu.

Merde !

Vincent commençait à distinguer à nouveau le contour des objets dans la pénombre. Il put ainsi voir voler en éclat une nouvelle marche dans un fracas

assourdissant, tandis qu'il tombait lui même à la renverse. Il ne dégringola pas, restant avachi au sommet de l'escalier, les bras écartés.

Incapable de mouvoir ses jambes paralysées par la peur, Vincent remonta l'escalier en marche arrière, prenant appui et poussant sur ses avant bras.

Merde-merde-merde ! C'est un rêve, un putain de rêve, c'est pas possible autrement !

Une nouvelle marche explosa prêt des pieds de Vincent qui entendit de nombreux impacts : ceux des éclats de bois qui allaient se fichent dans le plafond et la partie haute des murs. Vincent commençait à se relever maladroitement et avec une lenteur désespérante quand il sentit un souffle glacial le traverser. On eût dit qu'une invisible silhouette faite de brume venait de rentrer en lui par chaque pore de sa peau pour s'en extirper ensuite et continuer son chemin vers l'une des pièces du premier étage.

Réveil en sursaut.

Vincent, grelottant de froid, se redressa dans des vêtements et des draps trempés de sueur. Il faisait encore largement jour, et le style de la chambre à coucher était toujours le même : impeccable, moderne et japonisant.

Putain ! Jamais fait un cauchemar aussi réaliste...

Vincent se déshabilla, se dirigea en titubant vers la salle de bain et demeura longtemps sous le jet d'eau chaude, le thermostat poussé au maximum du côté rouge. Ce n'est qu'au moment de passer la main sous la plante de ses pieds qu'il réalisa que des corps étrangers y étaient fichés. Cinq minutes d'efforts plus tard, il retira une première écharde de bois.

*
* *

Me barrer... Je dois foutre le camp d'ici.

Voilà à quoi songeait Vincent, bien trop fatigué pour prendre la moindre initiative.

Confortablement assis dans le canapé blanc, le jeune homme buvait un thé en regardant la télévision, pourvue d'un nombre impressionnant de chaînes. N'ayant aperçu aucune antenne ou parabole, il supposait que la maison recevait la télévision via le câble ou l'Internet. Ceci posait une fois de plus la question de l'enterrement d'une ligne en plein milieu d'une forêt domaniale. Il ne se sentait pas le courage de vérifier les branchements afin de remonter jusqu'au boîtier situé dans la maison, quel qu'il fut : box ADSL ou décodeur quelconque. Il était tout simplement encore plus épuisé que la veille et ne se sentait ni la force ni la volonté d'accomplir quoi que ce soit. Sans doute le froid et les nuits agitées y étaient ils pour quelque chose, surtout si l'on ajoutait à tout cela la fatigue initiale de sa longue cavale.

Sa longue cavale... Las de ne visionner que des rediffusions, en dépit du grand nombre de chaînes passées en revue, l'esprit de Vincent dérivait lentement sur son propre passé. Il s'endormit ainsi, emmitouflé dans la couette qu'il avait descendue de la chambre.

*
* *

– Tu vois Vince, c’est simple : tu apportes cette mallette à Maltèse. Si jamais tu rencontres le moindre problème... Et bien... Voilà.

Le vieil homme chauve et grassouillet, vêtu d’un costume blanc, signifiait ainsi à Vincent qu’il ne devait pas hésiter à éliminer quiconque tenterait de lui dérober le contenu de la mallette. Comme s’il était nécessaire de préciser une règle tacite et pourtant si élémentaire dans le milieu !

Vincent posa un instant son regard sur l’objet de cuir noir, parallélépipédique et parfaitement lisse, posé sur les genoux de son hôte. Assis l’un en face de l’autre dans un grand salon aux décorations africaines, ils étaient séparés par une large table en verre transparent. Sur cette dernière était posée une tasse contenant un liquide fumant. L’homme habillé de blanc la porta à sa bouche, souffla sur la surface de la boisson et en but précautionneusement une petite gorgée, avant de la reposer et de lancer :

– J’imagine que ton tarif est toujours le même, Vince ?

Ce dernier retint une grimace de dégoût. Il ne supportait pas ce vieux porc replet qui le dévisageait de son habituel air vicelard et entendu.

– Oui, toujours le même, répliqua sèchement Vincent.

– Dis moi... On ne t’a jamais dit que tu ressemblais à un personnage de jeux vidéo ? J’te jure, t’a vraiment trop la gueule de l’emploi... Il ne te manque plus qu’un code barre tatoué sur la nuque !

Manifestement inconscient de la caricature qu’il était de son propre personnage, le vieil homme à la peau presque aussi blanche que son costume partit

dans un rire gras qui dégénéra rapidement en une quinte de toux.

Si seulement tu pouvais t'étouffer dans ta graisse, sale pédophile de merde !

Non seulement l'obèse survécut, à grand renfort de toussotements et raclements de gorge, mais il se paya également le luxe de glisser un œil torve vers Vincent quand celui-ci lui demanda l'avance de la moitié de sa prime, comme à l'accoutumée.

– Nan, pas cette fois ci, mon gars. C'est Maltèse lui-même qui te paiera la totalité de ta récompense, à réception du colis, alors... Voilà !

Il tamponna son front rouge et luisant de sueur à l'aide d'un mouchoir en tissu blanc, sur lequel on devinait deux initiales brodées en lettres dorées.

– Je suis désolé mais je ne fonctionne pas ainsi, répliqua Vincent en se levant calmement, prêt à partir.

L'homme en blanc leva les yeux vers lui puis rétorqua d'un air menaçant :

– Dis donc, on parle de Maltèse là. C'est pas n'importe qui ce gars... C'est... voilà quoi !

– Peu me chaut le statut de ce type. Je n'ai pas de maître, seulement des clients. Et un client, ça respecte mes règles, ou bien ça va voir ailleurs.

– Pemecho... Tu causes comme un vieux ! C'est un genre que t'aimes bien te donner, un ? répliqua dédaigneusement l'homme en blanc.

– Peu me chaut, du verbe chaloir : C'est du vieux français qui vient de *Calere*. En latin cela signifie *être chaud, désirer*... Répondit froidement Vincent.

L'homme en blanc s'emporta :

– Dis donc, toi ! tu crois que tu peux tout te permettre parce que t’es instruit ? Tu crois que tu peux mépriser les autres comme ça uniquement parce que ton père t’a farci la tête de conneries ? Quand on voit où ça t’a mené ! Ouai, c’est ça... Tu te crois meilleur que tout le monde, c’est bien ça, hein ?

L’homme en blanc se leva péniblement du canapé sur lequel il était affalé et, le front dégoulinant de sueur, il lança avec mépris :

– Et bien moi, d’après les infos dont je dispose, et bien voilà : je suis pas très sûr que t’aies les moyens de refuser un contrat ces temps ci, je me trompe ?

Cinq mois sans aucun client... Et ce connard le sait !

Vincent avait finalement accepté le contrat et emporté le colis. Parcourir mille cinq cent kilomètres pour livrer la marchandise, se faire payer et respirer enfin un peu. Voilà ce qui était prévu. Hélas l’inévitable était arrivé : Vincent avait perdu le colis avant même de se mettre en route. Subtilisé par un pickpocket, sans doute... Un instant d’inattention – chose inadmissible pour un professionnel de sa classe – et... Plus rien : disparu, le bel attache case de cuir noir !

Vincent avait bien entendu aussitôt quadrillé les environs proches durant des heures, mais rien n’y avait fait. Il s’était résolu, le lendemain matin, à la perte irrémédiable du précieux objet. Il avait maintenant la pègre à ses trousses et comptait bien leur faire perdre sa trace ici, dans cette forêt qu’il avait maintes fois parcourue dans sa lointaine jeunesse.

*
* *

La journée touchait à sa fin quand Vincent émergea de son sommeil. Il se redressa fiévreusement puis contempla un instant les ombres qui s'allongeaient dehors, de l'autre côté des fenêtres à l'esthétique parfaite. Il jeta ensuite un œil à la télévision restée allumée.

– Putain il n'y a que des émissions que j'ai déjà vues ! Tu veux pas m'apprendre quelque chose que j'ignore ?

– Elle ne le peut pas.

– Hein ?

Vincent se redressa brutalement du canapé et tourna lentement sur lui-même, sans ne rien percevoir d'anormal. Il vérifia le premier étage avant de sortir pour faire le tour de la maison et porter son regard au loin.

Personne. Il n'y avait personne.

– T'es vraiment crevé Vince, lâcha-t-il en rentrant péniblement dans la demeure.

Vincent attendit, l'oreille tendue, mais personne ne répondit. Il se remémora plusieurs fois de suite la réponse qu'il avait entendu un instant plus tôt.

*C'était léger, une voix féminine presque irréaliste...
Oui, c'est ça. Tu as forcément tout inventé, Vince...*

Exténué, Vincent commença à escalader laborieusement l'escalier de métal en colimaçon et s'arrêta sur la troisième marche.

La Balle !

Il n'avait remarqué aucun impact dans le salon, pourtant le coup de feu tiré l'avant-veille, lorsqu'il

avait allumé la lumière du salon, aurait du laisser une marque quelque part. Il avait bien ramassé une douille au premier étage, preuve qu'il n'avait pas rêvé ce premier coup de feu, mais le salon semblait intact.

J'ai tiré à la verticale, de sorte à atteindre quiconque se trouvait dans l'escalier. La balle a donc du frapper une marche ou une zone proche de l'escalier.

Vincent eut beau consacrer du temps à chercher le point d'entrée de la balle, il ne trouva rien. Il éjecta le chargeur de son pistolet et le vida afin d'en compter les munitions. Il en manquait deux.

Deux ?

– Putain de merde, mais où est passée cette balle à la con ?

Il se parlait autant à lui-même qu'à la maison, à laquelle il adressait un défi.

– J'ai pas peur de toi. J'ai peur de personne t'entends ?

Vincent passa péniblement le salon au peigne fin, puis s'attaqua à l'étage supérieur, jetant ses dernières forces dans cette quête. La nuit tombant, il avait allumé les lumières pour terminer son investigation et constater qu'il n'existait ni impact ni balle.

T'as du passer dix fois devant sans même le voir... T'as besoin de roupiller. Tu pionces un bon coup, et demain tu te casses d'ici !

Vincent décida de passer sa dernière nuit dans la chambre où il s'endormit sur cette dernière pensée :

Pas vu de panneaux solaires sur le toit... Peut être la baraque est elle reliée à une éolienne un peu plus loin ? Une éolienne dans une forêt gérée par l'office national de forêts... Un système de récupération des

eaux invisible... Des câbles enterrés dans tout le domaine, simplement pour amener la télévision et peut être Internet jusqu'à cette maison ! Rien ne tient debout.

Vincent ouvrit les paupières le lendemain matin sur un curieux sentiment d'étrangeté. Quelque chose n'allait pas. Il se redressa du lit et comprit tout de suite. La chambre était plongée dans l'obscurité alors qu'il faisait jour dehors. Vincent pouvait en effet deviner une lumière vive percer au travers ... De volets fermés presque hermétiquement. Il s'agissait en fait d'un unique volet roulant, manifestement activable par l'interrupteur à trois positions placé à côté de la fenêtre.

Vincent sauta du lit et bascula l'interrupteur vers le haut. Le volet obéit aussitôt en se levant dans un léger bruit de moteur électrique.

– Bon, ça suffit comme ça. La plaisanterie a assez duré : je me barre d'ici ! Cria Vincent à l'attention de la demeure, décidément trop prévenante à son goût.

Il s'habilla, récupéra son arme, constata – presque sans surprise – que la porte des toilettes était réparée et à nouveau verrouillée, et descendit dans le salon. Des volets similaires à celui de sa chambre étaient baissés devant chaque fenêtre du salon. Vincent sentit son cœur s'emballer dans sa poitrine. Ses tempes battaient douloureusement tandis que son champ de vision se rétrécissait sous l'effet de l'adrénaline qui se déversait dans son système sanguin.

Une blague. C'est une sorte de traquenard dont le but est de me faire flipper. Mais qui ? Et pourquoi ? Tu as demandé des volets à voix haute il y a un jour ou deux... Et maintenant il y en a partout !

Vincent continua malgré lui à s'adresser à la maison.

– Tu crois peut être que tu vas me retenir en satisfaisant chacun de mes désirs, c'est ça hein ? Tu veux que je te dise ? T'es exactement comme mon ex : froide et frigide, tout juste capable de compenser tes défauts en me comblant avec tout ce que tu peux me donner. Mais tu sais quoi ? Et ben tu vas finir vieille fille, toi aussi !

Ne pas montrer sa peur, quelle que fut l'entité – humaine ou autre – qui se cachait derrière tout cela. A défaut de disposer d'un adversaire clairement déterminé, Vincent se défendait selon ce qu'il estimait être le plus adapté à la situation : attaquer. Attaquer constituait d'ailleurs selon lui la meilleure des défenses, fut elle verbale. Oui, conserver l'initiative : voilà qui était crucial. La question d'une explication fantastique ne perturbait pas Vincent plus que cela, dont l'esprit pratique réagissait de façon froide et adaptée à une menace potentiellement immédiate. Traiter chaque problème au fur et à mesure qu'il se présentait, puis se poser les questions existentielles ensuite.

Vincent se dirigea donc vers le réfrigérateur, sinon avec calme, du moins avec une lenteur calculée. C'est d'un pas maîtrisé qu'il arrêta sa marche devant la double porte, et d'un geste assuré qu'il tira sur la poignée de droite, qui résista. Le jeune homme réitéra sa tentative avec vigueur mais l'appareil demeura obstinément fermé.

Vincent insista encore un peu par principe, mais dut se résigner à perdre la face ainsi que les quelques provisions qu'il comptait emmener avec lui pour la

suite de sa cavale. Il se retourna afin de se diriger vers la sortie et manqua de défaillir.

Ce murmure était celui d'une jeune femme. Il semblait provenir de partout à la fois, comme si il résonnait directement dans l'esprit de Vincent. La vive lumière estivale filtrait entre chaque lame de bois. Vincent sentit la panique monter lentement en lui. En dépit de son désir de défoncer la porte d'un coup de pied pour se ruer à l'extérieur, il se retourna et constata que le salon moderne avait disparu.

Je suis dans mon rêve de l'autre soir. C'est ça : c'est encore un rêve. Un putain de rêve !

Les murs, le plancher, le plafond... Tout était fait de bois et semblait abandonné depuis fort longtemps. Toute trace de mobilier ou d'un quelconque aménagement s'était volatilisée. Il ne subsistait rien de la télévision, du canapé, du bar ou du frigo. Les escaliers en colimaçon étaient à nouveau remplacés par leur vieil et imposant équivalent en bois.

Incapable de penser, Vincent monta chaque marche avec précaution. Ce n'est qu'une fois que son visage fut parvenu au niveau de la plus haute marche qu'il le vit.

L'impact de la balle !

Il revoyait nettement la scène survenue le premier soir : lui appuyant sur la queue de détente tout en allumant la lumière sur un salon moderne et impeccable ; son regard se posant sur chaque détail des lieux tandis qu'il tournait sur lui-même entre le canapé blanc et le bar, afin de vérifier la présence d'un intrus.

J'ai tiré verticalement, vers le sol, dans l'escalier en métal qui n'a rien eu. C'est celui-ci, en bois, qui a reçu la balle. Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Vincent voulut détacher ses yeux de la marche mais n'y parvint pas. Quelque chose le retenait. Comment donc la curiosité pouvait elle l'emporter sur la peur qui lui tordait les intestins ?

– Putain de salope ! Tu crois peut être que tu vas me retourner la tête ? T'imagines surtout pas un seul instant que tu vas m'hypnotiser ou une connerie du genre ! Je te l'ai déjà dit : t'es qu'une frigide. Une salope de frigide, et tu n'auras rien de moi !

Vincent avait hurlé les derniers mots, sans parvenir pour autant à détacher son regard de la dernière marche. La peur était bien là, le désir impérieux de fuite également. Simplement, toute forme de volonté l'avait abandonné, exactement comme s'il regardait une émission dépourvue d'intérêt sans trouver néanmoins la force d'actionner la télécommande pour changer de chaîne.

– Elle t'a attiré à elle. Il est trop tard maintenant.

La même voix que tout à l'heure !

Cette voix, faible, était celle d'une jeune femme. Elle semblait provenir de partout à la fois, comme si elle résonnait directement dans l'esprit de Vincent. Ce dernier essaya de tourner la tête sans y parvenir, les yeux rivés sur la même marche.

– Elle te dévore depuis des jours. Tu es très faible maintenant, et tu vas bientôt mourir. Poursuivit l'étrange voix dénuée d'émotion.

Je délire. Oui, je dois être victime d'une forte fièvre ; j'ai si froid ! Il faut que je sorte me réchauffer un peu. C'est ça... Me réchauffer.

– Elle ne te laissera pas sortir. Elle a besoin de ta chaleur.

Cette voix, douce et éthérée, aurait pu être synthétique. Totalement dénuée d'humanité, elle ne semblait ni malveillante ni indifférente. Elle constatait simplement l'évidence avec calme et recul.

– Ah ouai ? Comme ça je vais crever ? Et bien c'est ce qu'on va voir ! Lâcha Vincent sur un ton de défi.

Prononcer ces quelques mots lui avait coûté. Il comprit que la situation était critique.

Je ne vais pas mourir. Pas aujourd'hui !

– Si. Car cela ne dépend ni de ta force ni de ton instinct de survie.

Elle lit dans mes pensées ?

La voix ne répondit pas. Vincent parvint à se relever brusquement. Une sensation de vertige s'empara de lui tandis que la pièce tanguait. Il sentit un choc et...

Voile noir.

*

* *

Le goût et l'odeur de la poussière. Le froid pénétrant, aussi vif qu'un vent glacial en plein hiver, et une latte de bois, floue.

Vincent cligna des yeux et prit appui sur un coude. Il était étendu sur le vieux parquet du salon, prêt de l'escalier en bois.

Le deuxième impact !

Juste devant lui, l'une des lattes était perforée.

C'est la balle que j'ai tirée l'autre soir, quand les marches de l'escalier grinçaient puis explosaient les unes après les autres ! Tout cela s'est bien déroulé !

– Ça ne peut pas être réel ! Voulut hurler Vincent. Mais seul un murmure franchit ses lèvres.

– Tu n'as vu que ce que la maison voulais te montrer. Répondit la voix, toujours aussi stoïque. Elle a ainsi pu te dévorer lentement pendant une dizaine de jours, alors qu'elle leurrait tes sens.

C'est faux ! Cela ne fait que deux jours que je suis ici !

Imperturbable, la voix poursuivit :

– Maintenant que tu es faible, cette illusion ne lui est plus d'aucune utilité, elle peut te retenir facilement et achever d'absorber ton énergie vitale.

Energie Vitale ?

– Je ne... Souffla faiblement Vincent.

Toujours allongé sur le sol crasseux, il n'eut pas la force d'achever sa phrase. Il cessa de prendre appui sur son coude, s'affala sur le plancher et demeura inerte, étendu sur le dos.

Je ne veux pas mourir...

Cette dernière intention paraissait de moins en moins évidente à Vincent, dont la pensée se vidait petit à petit tandis que toute forme de volonté l'abandonnait. Il lui sembla que sa main droite touchait quelque chose de sec et rêche mais il ne pouvait ni ne désirait tourner la tête. Telle la marée se retire d'une plage normande, la peur glissait doucement hors de son âme, cédant la place au néant.

La conscience de Vincent atteignit ainsi un niveau différent : il ressentait des choses auxquelles il n'avait jamais prêté attention jusqu'alors. Il pouvait entendre

chaque battement de son cœur et sentir son sang affluer à l'intérieur de ses veines. Il lui sembla même qu'il pouvait percevoir des différences de pression sanguines à certains endroits. Un voile sombre commença à descendre lentement sur ses yeux. Peut être s'était il assoupi pour se réveiller plus tard, le soir ? Ou peut être ses sens commençaient ils à s'éteindre les uns après les autres...

Plus d'odeur de poussière, plus de froid, plus de son, plus de lumière, plus aucune sensation. Vincent n'avait plus peur ni ne désirait quoi que ce soit. Tout était sur le point de basculer dans les ténèbres. La maison avait gagné, il le savait, mais un tel constat le laissait indifférent. Le dernier instant de la vie de Vincent fut comme celui d'une ampoule dont l'éclairage devient plus vif, juste avant de s'éteindre définitivement : ses perceptions furent affinées à l'extrême durant une infime fraction de seconde. Ce qu'il vit alors dépassa de loin tout ce qu'il avait pu imaginer sur ce que d'aucun nomment le *paranormal*. Il obtint ainsi toutes les réponses, y compris à des questions qu'il ne s'était jamais posé.

*

* *

C'est magnifique !

Vincent observe les environs. Il voit la maison. Il voit à l'intérieur du bois qui constitue les murs et contemple, au-delà de ces derniers, la nature qui l'encercle. Tout cela vibre. Pour être plus exact, tout n'est constitué que d'un unique fluide vibratoire, comme une huile épaisse commune à chaque chose et parcourue d'ondulations. Ce fluide

circule dans Vincent lui-même, mais aussi dans les murs, le plancher, la maison toute entière, et même dans la terre sur laquelle elle est bâtie, ainsi que le reste de la forêt. L'air lui-même est rempli d'une version plus légère de cet éther gluant et vrombissant.

La maison... Elle aspire tout !

Le fluide vibratoire de la forêt converge lentement vers la demeure, tout comme le peu de fluide qui reste en Vincent est aspiré par le parquet et l'air du salon.

C'est pour cela que j'avais froid : La maison se nourrit de moi et de la végétation environnante...

Les dernières quantités de fluide qui s'écoulent hors du corps de Vincent entraînent avec elles un peu de sa conscience, le reliant ainsi à la maison et à son mystérieux pouvoir. Un infinitésimal moment d'éternité, durant lequel Vincent peut percevoir tout ce que la demeure voit, appréhendant ainsi le monde au travers des yeux de cette dernière.

La voix retentit encore. Elle semble plus proche :

– Ta conscience se sépare de ton corps. Elle est en train de se déplacer dans l'énergie vitale qui constitue les environs.

Je vais me réincarner ?

– Non. Tu vas disparaître. Ta conscience n'est rien de plus que de l'énergie vitale hautement structurée. Une fois celle-ci dispersée sous sa forme la plus élémentaire, elle deviendra comme un cadavre décomposé sous forme de ses constituants les plus fondamentaux : il ne restera alors plus qu'un substrat, un élément de base utilisable par les formes de vie qui t'entourent, en l'occurrence par la maison.

Vincent éprouve de plus en plus de difficultés à comprendre la voix. Son attention diminue tandis que sa pensée et sa mémoire s'effilochent.

Disparaître...

La voix semble s'être à nouveau retirée, l'abandonnant seul, désincarné, au milieu du néant le plus complet. Vincent est réduit à sa plus simple expression : sa conscience, source de son identité, une conscience dépouillée de souvenirs et d'émotions. Il dérive lentement et paresseusement. Ici, le temps s'écoule paisiblement, sans heurt ni douleur. L'ultime braise qui subsiste de l'âme de Vincent est sur le point de s'éteindre, quand il sent la présence familière de la voix.

Tu es revenue ? T'étais où ?

– Avec Gabrielle¹. J'essaie de la ramener.

Ce qu'il reste de Vincent et de sa volonté lutte contre la torpeur pour demander :

La ramener ? Gabrielle ? C'est qui ça, Gabrielle ?

– Elle est le grand tout.

Quoi ça ?

– Je suis une partie du grand tout.

Comprends que dalle...

Quelle importance de toute façon ? Vincent, terriblement las, sombre de plus en plus profondément dans une nuit épaisse. La voix, elle, est déjà repartie, quelque part dans son propre *ailleurs* bien à elle, où elle semble avoir fort à faire. Vincent, lui, ne se sent plus concerné par aucune question ni aucun combat. Il se contente d'être.

¹ Cf. précédent tome : De chair et de cendres : Fragments.

Il se produit alors un accident, une chose aussi improbable que l'existence de cette maison abjecte qui continue certainement à exister quelque part, autour du corps étendu de Vincent. Ce dernier sent frémir le lien qui l'unit à la demeure, puis une forme de lumière chaude l'enveloppe.

En elle... Je suis en elle, dans la conscience de la maison !

Une conscience rudimentaire, composée de vieux souvenirs appartenant à de précédents habitants des lieux. Aucune volonté propre, aucun dessein, aucun instinct. Simplement des émotions, imprégnées dans le tissu d'énergie vitale du bois de la bâtisse. Les émotions et désirs de personnes si vifs qu'ils marquèrent un jour la maison, condamnée à répéter sans cesse le même schéma ainsi imprimé en elle.

Un nouvel œil s'est ouvert en Vincent, qui le tourne sur la maison elle-même.

*

* *
* *

La scène semble se passer au moyen âge, d'après les vêtements de la personne qui arpente l'escalier en bois du salon. Elle tient une chandelle dont le halo éclaire à peine les ténèbres environnantes. C'est une vieille femme maigrelette. Elle achève son ascension et se dirige à pas de loups vers une chambre.

Celle dans laquelle je dormais !

Elle est armée d'un grand couteau dont le manche, grossièrement découpé dans du bois, est maintenu par une large cheville en métal. Vincent ressent la colère et la folie qui dévorent son âme, créant autant

d'ondulations qui vont s'imprimer dans l'énergie vitale des lieux. Se venger. Détruire l'être qui l'a fait souffrir durant des années avant de s'en prendre à sa propre fille. Le détruire. Oui, le détruire.

La femme ouvre doucement la porte, entre dans la chambre et se poste devant le lit. La source de son mal est là, allongée sous les draps. La source de son mal revêt la forme d'un vieillard fripé, parfaitement détendu dans son sommeil. La source de son mal va être détruite pour toujours. La haine de la femme monte d'un cran, déformant davantage les ondulations qui parcourent la maison et le mobilier. La vieille femme pose la chandelle prêt d'elle, lève lentement le couteau puis l'abat violemment sur la gorge de l'homme qui se réveille aussitôt, les yeux exorbités. Il porte une main à son cou en émettant un gargouillement tandis qu'il s'étouffe avec son propre sang.

La femme lâche le manche, recule d'un pas et regarde la scène un instant, impassible, tandis que son époux se débat sur le lit sans parvenir à retirer la lame de sa trachée. Le sang s'écoule entre ses doigts et tache l'oreiller. La panique puis la terreur qui se dégagent de l'homme s'impriment à leur tour dans l'énergie vitale de la maison, s'ajoutant ainsi à des années de peurs et de souffrances dont la bâtisse porte les stigmates derrière chaque planche, chaque nœud de bois.

La femme ouvre la bouche, la première fois dans toute sa vie, pour signifier enfin à cet homme tout ce qu'elle n'avait encore jamais osé lui envoyer au visage. Mais c'est un cri qui en sort. Un cri qui se transforme en hurlement de rage, tandis qu'elle tire la couverture qui recouvre son époux désormais décédé,

se saisit du manche et crible le corps de nouveaux coups de couteaux. Le sang gicle sur les murs, quelques éclaboussures atteignent le plafond.

C'est alors que survient une anomalie, dans le tissu énergétique de la maison : il cède un instant, déchiré par la pression émotionnelle des lieux, puis se reconstitue aussitôt, selon une configuration radicalement différente. Les ondulations qui parcourent les lames de bois ont changé de forme et de fréquence.

La vieille femme sent un frisson parcourir son échine tandis que la structure intime de la bâtisse se modifie profondément, devenant un entonnoir à énergie vitale. Désormais la demeure n'aura de cesse de s'en nourrir, alimentant ainsi le souvenir du drame qui vient de survenir en son sein. Déjà la faune et la flore proches subissent son effet vampirique.

L'homme est mort depuis un moment maintenant, mais les coups continuent de pleuvoir. La femme continue de hurler, encore et encore, tandis que la maison se repait des vibrations ainsi émises.

Les jours passent. La femme meurt rapidement, à la fois victime de sa folie et de la maison. Les années défilent, puis les décennies, quand un jour une jeune femme entre dans la demeure. Vincent sent aussitôt un lien l'unir à cette femme, comme si la voix entendue précédemment émanait d'elle.

Gabrielle ?

La jeune femme passe un début de nuit dans la chambre où l'assassinat est survenu, mais elle semble capable de percevoir et de contrer les phénomènes étranges qui animent la bâtisse. Elle s'échappe au petit matin en défonçant l'un des murs. Elle semble

posséder les mêmes aptitudes que la maison elle-même.

Les siècles défilent tandis que la maison se nourrit de la nature environnante et gagne en force et en capacités. Elle peut désormais influencer l'énergie vitale qui anime l'esprit des humains, repoussant les groupes et attirant à elle les individus isolés dont aucun ne lui échappe. La demeure n'est pas particulièrement prédatrice d'humains, elle est simplement opportuniste et prudente, si tant est qu'elle possède une personnalité. C'est ainsi qu'un jeune enfant accompagné de ses parents et d'amis passent prêt de la maison qui les repousse, sans même que ces derniers n'en prennent conscience. Il ne lui est effectivement pas aisé – et donc risqué – de gérer plusieurs proies simultanément. Le jeune enfant revient deux ou trois dizaines d'années plus tard, le temps d'un battement de cils pour la demeure qui le reconnaît aussitôt. L'enfant a grandi, il est chauve, bien bâti, et surtout il est seul.

Ce type, c'est... C'est moi !

Un nouvel être humain va contribuer, avec la forêt et les animaux, à alimenter les souvenirs des lieux.

L'homme entre. Il a chaud, mais plus pour très longtemps. Il ne voit pas les cadavres humains momifiés entassés sur sa droite, ni ne sent l'odeur étouffante de poussière. La maison plaque l'image d'un canapé blanc à leur place, tandis que la crasse et les vieilles planches de bois s'habillent en fonction des images attendues par le nouveau visiteur.

Persuadé de se désaltérer dans une salle de bain située à l'étage supérieur, il boit à genoux dans la mare d'eau croupie qui se trouve dans le salon, prêt

de l'escalier. Il ne risque pas de contracter la moindre maladie, car toute forme de vie y a disparu depuis longtemps et n'a jamais pu s'y développer depuis, l'énergie vitale des bactéries, virus et parasites étant aspirée avant même que ces derniers n'aient le temps de se multiplier.

L'homme s'assoit sur le tas de cadavres du salon, regarde le mur qui lui fait face et contemple ses propres souvenirs d'émissions télévisées. Il vit dans l'obscurité, allumant des lumières inexistantes, mâchant des sandwiches irréels et se délectant de douches fantômes. Il s'apprête un jour à sortir dans la forêt pour se réchauffer quand la maison le bloque devant la porte et manipule ses souvenirs, lui renvoyant les images qu'il a mémorisées lors de sa première approche de la demeure.

L'homme voyage alors dans son propre esprit, esprit, revisitant les limites concentriques de la clairière dont la flore semble fuir la maison, et constate à nouveau l'absence de faune. Il croit se réchauffer au soleil et revenir sur ses pas alors qu'il n'a pas bougé du salon.

L'homme dort dans l'une des chambres vides de l'étage supérieur, allongé à même le parquet dur. Jusqu'à deux ou trois jours s'écoulent parfois, quand il croit dormir une seule nuit ou s'abandonner à une simple sieste. L'illusion a parfois des ratés, et l'homme perçoit alors les lieux tels qu'ils sont. Il parvient à utiliser deux fois son arme à feu et garde même le souvenir de cet incident, en dépit du contrôle exercé par la maison sur sa volonté et sa mémoire.

La maison a puisé beaucoup d'énergie vitale dans la faune et la flore ambiante durant l'année écoulée. Elle utilise cette dernière pour faire revivre le

souvenir des lieux, imprimé en elle. La plupart du temps, l'homme chauve ne ressent pas la présence de la silhouette d'énergie vitale qui arpente la demeure, grimpant inlassablement l'escalier pour aller assassiner une victime depuis longtemps réduite en poussière, dans la pièce vide que Vincent croit être sa chambre à coucher. Ce souvenir est parfois rendu tangible par des phénomènes de condensation, la silhouette absorbant la chaleur de l'air humide du salon. Il arrive également qu'elle génère de formidables forces de pression sur les escaliers qu'elle gravit.

La maison utilise l'homme pour lui faire ranger à son insu les cadavres d'humains et de rongeurs dispersés dans les étages supérieurs, dégagant ainsi les pièces pour faciliter ses allées et venues ainsi que celles des futures victimes humaines. Il en empile un grand nombre dans une pièce vide particulière, celle qu'il perçoit comme de luxueuses commodités fermées à clé. Ceci évite à la demeure d'avoir à masquer leur présence derrière autant d'illusions.

Retour au présent.

Vincent voit maintenant le corps de l'homme – son corps à lui ! – étendu sur le plancher. Sa main gauche est posée sur l'un des cadavres momifiés. Il ne respire plus, et la température de son corps s'abaisse déjà. La perception de Vincent s'assombrit progressivement. Il sent un ultime lien s'activer, telle une piste restée tracée derrière la voix, après son départ.

Vincent la suit et sent qu'il remonte le fil du temps. Il voit alors une jeune femme brune et élancée allongée sur le dos, à la surface d'un parking dévasté, prêt d'un grand bâtiment en piteux état, comme ravagé par un récent bombardement.